

Marjan Tomšič

# Les Alexandrines

Traduit du slovène par  
Andrée Lück Gaye

**Agullo**



Le paquebot tremblotait, dans son ventre les moteurs fredonnaient le chant monotone du départ. Merica frissonna, ses seins qu'elle avait pressés ce matin étaient de nouveau lourds. Où pouvait-elle se retirer pour qu'on ne la voie pas? Elle avait déjà tordu deux fois le lange dans lequel cette nuit elle avait tiré le lait de sa poitrine, lait que son fils n'avait pas bu et qui s'écoulait dans les vagues.

— Pour les poissons, c'est pour les poissons... gémit-elle.

Elle scruta l'horizon. Aussi loin que portait son regard, elle ne voyait que la mer, rien que la mer, infinie. Pendant un instant, un autre paquebot apparut dans le lointain. Si c'en était un... C'est peut-être un oiseau, une mouette ou un autre oiseau, pensa-t-elle, hébétée. Qui erre, perdu, comme moi.

Vanda était à l'autre bout du pont inférieur, près du bastingage. Elle avait encore mal au cœur. De temps à autre, elle se penchait par-dessus le parapet pour vomir. Merica aussi avait vomi. Elle avait eu des nausées toute la nuit, mais elle ne savait pas si c'était à cause du roulis du bateau ou parce qu'elle avait peur ou parce qu'elle était dégoûtée et que son instinct se révoltait. Ce n'est vraiment pas naturel! s'était-elle dit la nuit. Vraiment pas! Même un animal n'abandonne pas ses petits pour donner son lait à un autre, et moi je vais le donner à un nourrisson là-bas quelque part, je ne sais où. Loin. À... Alexandrie.

Pourquoi s'était-elle mise en route ? Par quelle fatalité se retrouvait-elle sur un paquebot qui l'emportait loin de son fils, de son nourrisson ? Loin de son village, de son mari, de sa mère et de son père, de tous les siens. Que lui arrivait-il, quel rêve atroce faisait-elle, quel cauchemar ? Allait-elle d'un moment à l'autre se réveiller chez elle dans son lit, tâter de la main le berceau et trouver Mihec ? Lui caresser le visage, toucher son petit nez, le bercer un peu et sourire de bonheur dans l'ombre de la nuit. Lui, son bébé qui avait eu trois mois hier, il hoquetterait dans son sommeil heureux, il reniflerait, ensuite la chambre redeviendrait calme, seule la grande horloge tictaquerait et elle écouterait la respiration régulière d'Ivan, son mari, près d'elle, à sa gauche. Et tout serait comme ces derniers temps. Il n'y aurait pas de bateau, pas de mer, elle n'aurait pas mal au cœur et ne devrait pas tirer le lait de ses seins gonflés. Il n'y aurait que le silence de la nuit et la cloche de Saint-André qui sonnerait l'heure. Mais c'était comme ça, il le fallait.

Il le fallait ? Ce n'était pas ce qu'avait dit la mère d'Ivan ? Si, c'est bien ce qu'elle avait dit : « Il le faut, un point c'est tout ! Tu iras à Alexandrie car il n'y a pas d'autre solution. La seule qui peut nous sauver, c'est toi. Tu travailleras comme nourrice jusqu'à ce qu'on ait réglé nos dettes. Si on ne rembourse pas cet emprunt, on se retrouvera tous sur le pavé. Ton Mihec aussi ! »

Voilà à quoi elle songeait pendant ce voyage, pendant un répit entre deux nausées et, quand elle sombra un instant dans la grisaille de ses pensées, elle rêva que son nourrisson, son Mihec, était assis sur un trottoir dehors. Dans ce rêve agité, il avait un an et demi, il frappait les pavés de ses deux mains. Il frappait avec colère, furieusement. Comme s'il voulait briser la pierre à toute force.

Mais où est Ana ? Tout à l'heure, elle plaisantait avec un marin près d'un canot de sauvetage. Elle peut, elle ! C'est la deuxième fois qu'elle va en Égypte ; et elle ne sera plus nourrice, ça, c'était avant. Cette fois, elle sera femme de chambre dans un hôtel. Je ne sais pas pourquoi elle retourne là-bas. Elle n'est pas obligée. Il paraît qu'ils ont payé leurs dettes, d'après ce que j'ai entendu dire, ils ont sauvé la maison et la terre, mais elle s'en va quand même. Bien sûr, son mari passe son temps à boire et ne s'occupe pas d'elle, pas plus que de leur fille Verica. Et sa belle-mère est une garce. Elle est folle de son fils, et elle déteste Ana. Dans le village, elle raconte qu'Ana a putassé avec des Arabes la première fois qu'elle est allée en Égypte. Moi je ne le crois pas. Elle aime la vie, elle est donc plus hardie, *ma*, qu'elle aille avec un autre, et avec un Arabe, ça non, pas ça.

Vanda, oh, Vanda, la pauvrete. Elle a tout juste seize ans et elle prend déjà la route de l'exil. Moi, je serai nourrice, mais elle sera, comment dit-on déjà ? Dame de compagnie, c'est ça. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Ou elle sera peut-être bonne d'enfants dans une famille juive. Elle ne sait pas encore précisément ce qu'elle fera là-bas. Oh mon Dieu, comme elle est belle, cette Vanda. Elle ressemble à un ange. Son oncle Pepe a dit qu'elle ne devrait pas aller en Égypte. D'après lui, elle est trop jolie, et trop jeune. On pourrait la kidnapper et elle finirait dans un bordel. Ou dans un harem.

Et moi ? Est-ce que je suis aussi belle qu'elle ? Notre curé m'a donné une image de la Vierge Marie et il a écrit au dos qu'elle me protège et me garde pure et en bonne santé. Parce que, ma chère Merica, il a dit, tu es trop belle pour les Égyptiens, j'ai peur que l'un d'eux ne veuille t'avoir pour femme et ne te vole. C'est ce qu'il m'a dit

en me regardant d'un air triste. Et il a ajouté il faut prier car là-bas la vie sera pleine de tentations et de dangers et seule la prière peut nous protéger du mal.

Ce Tsigane, hier! On aurait dit que notre curé avait prévu ça. Comment il s'est glissé derrière moi quand je pressais mes seins! Comme une fouine. Encore heureux qu'Ana ait été sur le pont. Ana, *yoy* Ana!

Ana aussi pensait au Tsigane. Au même moment que Merica. Mais, à en croire ce qu'elle se racontait, elle était loin d'être dégoûtée. Voici ce qu'elle se disait :

Comment a-t-il dit qu'il s'appelait déjà? *Ma*, il est beau, beau comme le diable. Si je n'étais pas Ana et s'il n'y avait pas eu cette pauvre Vanda et la pieuse Merica, probablement que cette nuit, quand il a dansé autour de moi en jouant du violon, ça se serait terminé autrement. Jésus, et ses yeux qui brillaient! Comme deux brasiers. Et il les fixait juste sur moi! C'est vrai, moi je lui ai souri, moi j'ai ri avec lui. Alors que les deux autres se sont écartées. Elles étaient indignées. Merica m'a dit que je ne devais pas parler à un Tsigane. Vanda est devenue rouge comme une tomate. Romualdo, oui. Il me semble qu'il a dit : «Moi, c'est Romualdo. Et toi, comment t'appelles-tu?» Ensuite, il a joué du violon en montrant ses dents, blanches comme des perles, et il me regardait, il ne cessait de me regarder. Si je n'avais pas eu honte, j'aurais dansé devant lui comme une vraie Tsigane. Ça me brûlait sous les pieds et j'ai senti une chaleur dans mon ventre, vraiment, une chaleur étrange, que je ne connaissais pas. Tout ça venait de ses yeux, oui, de ses maudits yeux brillants.

Mais pourquoi s'est-il ensuite jeté sur Merica? Pourquoi justement sur elle? Elle pressait ses seins, c'est vrai. Elle devait le faire, puisqu'elle n'a pas son nourrisson.

Si elle ne tire pas son lait, arrivée à Alexandrie, elle n'en aura plus et ils la renverront. Et alors cet imbécile de Tsigane... Hum, bien sûr. Il n'a pas compris pourquoi elle faisait cela, pourquoi elle les pressait. Il s'est expliqué ça à sa manière, et il s'est jeté sur elle. Il s'est glissé par-derrière, il l'a saisie et il s'est mis à la peloter... encore heureux que j'aie été tout près. Il ne m'avait pas vue car j'étais assise derrière un grand ventilateur. Merica a eu tellement peur qu'elle en a eu la respiration coupée. J'ai pensé qu'elle allait suffoquer. Elle avait la bouche ouverte et happait l'air comme un poisson hors de l'eau. Romualdo a ricané sans vergogne. Il ne s'est pas rendu compte de ce qu'il faisait. Ou bien il a fait l'imbécile. Je ne comprends pas. C'est à moi qu'il fait les yeux doux mais c'est sur Merica qu'il se jette. Quel vaurien. Mais il est beau, beau, mon Dieu, qu'il est beau ce Tsigane. Des yeux noirs comme la nuit, des cheveux bouclés, noirs aussi, une peau chocolat et un corps, oh un corps...

*Yoy, Ana, tu es vraiment folle. Qu'est-ce qu'il est pour toi? Est-ce qu'il t'a complètement tourné la tête? Est-ce que tu n'as pas un mari et une fille chez toi? Allons, reprends-toi. Si ma mère entendait mes pensées, Jésus, comme elle me disputerait. Elle qui va à la messe tous les jours et qui raconte toute la sainte journée qu'on doit veiller à la pureté de son âme.*

Romualdo m'a cherchée sur tout le vapeur. Après l'avoir enguirlandé parce qu'il s'était attaqué à Merica, je me suis cachée. S'il ne s'était pas jeté sur Merica, je sais ce qui se serait passé. Et c'est pour ça que j'étais tellement en colère contre lui. Le capitaine aussi lui a sonné les cloches, il a dit qu'il le débarquerait sur une île grecque. Eh bien, qu'il le fasse, on sera tranquille.

Merica est si pâle. Ce n'est pas étonnant! Je me rappelle dans quel état j'étais la première fois que je suis partie, quand mes seins débordaient de lait et que ma petite Verica pleurait à la maison. Rien que d'y repenser, j'ai mal au cœur. À l'époque, j'ai cru que je ne tiendrais pas. J'ai cru que j'allais perdre la tête.

C'était dur à en devenir folle mais je n'ai pas pleuré; ni sur le vapeur ni plus tard quand j'allais Samuel, l'enfant d'une autre. J'aurais voulu que mes larmes sortent, pourtant je n'en avais pas. Ensuite toute cette noirceur, pesante et terrible, a disparu je ne sais où, elle s'est éloignée et j'ai respiré plus facilement.

C'est pourquoi je comprends Merica. Et je dois veiller sur elle. Si des idées noires me passaient par la tête, alors, ça doit encore être pire pour elle. Elle est plus sensible que moi.

Vanda, elle, Vanda, c'est encore une enfant. Elle ne se rend pas compte de ce qui lui arrive, de ce qui nous arrive à nous toutes.

Vanda, toujours près du bastingage, s'étonnait de tout. Elle avait mal au cœur, elle se disait :

Ma mère! quelles vagues! Aussi grandes que des maisons. Qu'arriverait-il si le bateau se retournait? Une seule vague pourrait nous emporter dans l'autre monde. S'il n'était pas si grand, le vapeur pourrait bien chavirer. Mais on n'a pas à avoir peur, c'est ce qu'a dit le marin avec qui Ana est en train de parler.

Ma, c'est bien de partir loin et de monter et descendre sur les vagues. Tante Joša qui a déjà fait trois fois le voyage s'est moquée de moi quand elle a vu que j'étais contente de m'en aller. Et elle m'a avertie que ce serait pénible sur le vapeur s'il y avait des vagues. Mais je n'aurais jamais

cru que ça serait aussi dur. Quand j'ai vomi, j'ai cru que j'allais rendre mes tripes. Maintenant, ça va, disons que ça va à peu près.

Mais pourquoi cet homme me regarde-t-il ? Ana a dit que c'est un baron anglais. Bien sûr, il est habillé comme un prince. Doux Jésus, maintenant il vient vers moi. Mais que fait-il ici, parmi nous, parmi les pauvres ? Il me dit quelque chose. Je ne comprends rien. Il m'offre des bonbons. Est-ce que je dois les prendre ? Qu'est-ce qu'il veut me dire ? Ah, c'est un médicament, contre les vomissements. Est-ce que je dois accepter ? Il sourit, ce n'est sûrement pas un mauvais homme. Je vais les prendre. Si je le remercie en italien, il pourra comprendre. *Grazie tante!* Non, non, je ne suis pas italienne, je suis slovène.

Si je savais l'anglais, je lui demanderais quand on arrive à Alexandrie. Il a une belle moustache, ce monsieur. Une veste et un pantalon de velours. Une montre en or. Et un foulard en soie autour du cou. Il a tiré sa montre de sa poche, l'a ouverte, a hoché la tête, ensuite il s'est incliné et il est parti. De belles manières, oui. Tante Joša m'a dit qu'en Égypte j'apprendrai les belles manières. Elle parle l'anglais, le français, le grec, l'italien bien sûr, et puis encore l'arabe et l'allemand. Elle a servi chez des Juifs égyptiens et chez des Anglais. C'est elle qui a payé mon billet et qui a tout réglé : le passeport, la lettre de garantie, elle m'a aussi trouvé du travail là-bas. Elle s'y connaît. Je serai bonne d'enfants ou dame de compagnie. Je ne sais pas si c'est l'un ou l'autre ou les deux. On verra bien.

Yoy, où je vais ?! Comme c'est loin ! Et qu'est-ce qui m'attend là-bas ! Je n'ai pas peur, pas du tout. Ça ira. Si les autres ont pu le faire, moi aussi je pourrai. Je vais en voir des choses ! De beaux palais, comme dans les contes de fées. Et des chameaux car on ira aussi dans le désert.

Des tours, comment on dit déjà ? des minarets ? Ma tante a dit que les Arabes sont beaux, et qu'ils ne sont pas mauvais. *Ma* que je dois tout de même me méfier car ils ne sont pas tous bons, c'est ce qu'elle a dit. Déjà parce qu'ils ont une autre religion. Eux n'ont ni Jésus ni Marie, c'est Mohammed qui les dirige. Joša a dit : « Les chevaux, les chameaux, les épées, les turbans, et ces longs vêtements, les pipes à eau... c'est ça, les Arabes. »

Maintenant, ce qui m'intéresse le plus, c'est ce que je vais faire là-bas. Est-ce que je serai bonne d'enfants ou dame de compagnie, ça, je ne sais pas. Moi je préférerais être dame de compagnie. Jolanda a dit à ma mère qu'elle avait été une dame de ce genre et qu'elle ne faisait rien. Ma mère s'est étonnée : comment ça, rien ? Alors elle a expliqué qu'elle faisait de l'air à sa maîtresse quand celle-ci avait chaud et qu'elle l'aidait à prendre son bain, à s'habiller, à se poudrer et se maquiller et que, quelquefois, quand celle-ci était de mauvaise humeur, elle devait la frapper sur le dos. Elle la frappait avec une fine baguette. Un peu, pas trop. Il paraît que ça mettait la dame riche de bonne humeur. Bizarre, vraiment bizarre. Et cette dame, elle était très grosse, elle a dit. Quelquefois elle devait lui gratter la plante des pieds. Des heures et des heures. C'était son travail. Si j'avais la chance de devenir dame de compagnie, ça ne serait pas mal.

*Yojo*, comme ça balle. Comme sur une balançoire. Les moteurs grondent, ils sont puissants, c'est sûr, ils sont très puissants.

Encore ce monsieur. Maintenant, une dame est avec lui. Jésus, quel beau manteau a sa femme. Sa femme ? Non, je crois que c'est sa fille. Elle est si jeune. Et son chapeau ! Jamais de ma vie je n'ai vu un chapeau pareil ! Moi, je le trouve ridicule. Moi, pour rien au monde, je

ne porterais ça. Mais bon, la haute société, c'est la haute société. Eux savent ce qui est bien.

Jésus, cet affreux Tsigane! Pourquoi est-ce qu'ils ne l'ont pas enfermé? Ana a dit qu'ils allaient le garder dans une cabine, dans le ventre du vapeur. Mon Dieu, ce qu'il a fait est terrible. Comment il a attrapé Merica! Moi, je l'aurais bien jeté par-dessus bord. Il ne devrait pas y avoir d'homme pareil sur un bateau aussi distingué! Les gens de son espèce sont des voleurs et des meurtriers.

Mais qu'est-ce qu'il me veut? Qui le comprend? Ana a dit qu'il parlait roumain. Qu'est-ce que tu veux? Dégage! Pourquoi tu me regardes comme ça? Je dois prendre ça? Qu'est-ce que c'est? Une pièce d'or? Si c'est vraiment une pièce d'or, pourquoi tu me l'offres?

Je dois la prendre? Il me la donne, il me la donne tout simplement. Une grosse pièce d'or. Je crois qu'il y a une tête de roi dessus. Mais pourquoi tu me donnes cette pièce d'or? Allons bon, il sourit comme un cheval. Où est-ce que tu l'as eue? Tu l'as volée, hein? Non, j'en veux pas. Mais elle est vraiment belle, elle est grosse, jaune. Elle a sûrement de la valeur. Si je la prenais? Personne ne le verra. Ana regarde ailleurs. Merica aussi. Donne-la. Voilà, dans ma poche. Et merci, hein. Oui, je t'ai dit merci. Jésus, ses yeux me donnent le vertige. Je n'en ai encore jamais vu des comme ça. Ils sont noirs et profonds comme notre puits. Ne me touche pas! Tu as entendu?! Voilà maintenant qu'il danse. Il danse, il siffle et il s'en va.

La pièce d'or est vraiment belle. Très belle. Combien elle vaut? Oh, beaucoup. Jamais de ma vie je n'ai eu quelque chose comme ça dans la main. À Alexandrie, elle sera la bienvenue, c'est sûr. Car au début, je ne gagnerai pas des mille et des cents. Joša a dit que les premiers sous qu'on gagne là-bas ont un goût amer. Pourquoi amer?

Merica se tourne vers la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu as dans la main, Vanda? Hé, Vanda!

Bon, elle fait celle qui ne m'entend pas. Elle s'est détournée, elle regarde la mer.

Jésus, comme mes seins me font mal. Tante Rozalija a dit que je devais tout le temps les presser. Presse-les comme ça, elle m'a dit, et elle m'a montré comment tirer le lait. Jésus Marie Joseph, il faut que je les presse. Le lait qu'aurait bu mon fils, je dois le tirer dans un chiffon?! Quel péché! Et lui, à la maison, il a faim. En ce moment, il pleure sûrement, sa petite bouche me cherche, elle essaie d'attraper mon sein. Ivan va lui donner un botelhon avec du lait de notre Liska. Il m'a dit, mon Ivan, il m'a dit : «Merica, n'aie pas peur. Ne pense pas à ça. Je mettrai un peu de sucre dans le lait de vache et il boira.» On a essayé, je lui ai donné un botelhon avec une tétine; il a un peu tiré puis il s'est mis tout de suite à grimacer et à brailler. À cette heure, il pleure sûrement, il braille comme un malheureux.

Doux Jésus, comme c'est dur. C'est dur à en mourir. Moi, je pars pour l'Afrique, et mon enfant est là-bas, à la maison... Alors que j'étais devant le berceau à le regarder, ma valise attendait derrière la porte, tout était prêt pour le voyage, j'ai cru que j'allais mourir, que j'allais m'écrouler par terre et disparaître. Ivan m'a demandé de faire boire Mihec encore une fois. Une dernière fois, il a dit. Oh mon Dieu, comment ce têtard a pris mon sein! Il pressait sûrement qu'il buvait pour la dernière fois. Il n'en finissait pas. Il tremblait comme un brin d'herbe dans le vent. Ensuite, quand soudain il a eu fini de téter, il a laissé mon sein et m'a regardée. J'ai bien senti comment

il m'observait. Les bébés ne peuvent pas encore penser, ils ne savent encore rien. Mais Mihec me regardait vraiment comme un être intelligent. Dans ses yeux, il y avait tant de choses. Tant de reproches et tant de douleurs. Et la tristesse, doux Jésus, une tristesse grande comme la mer. Tout en moi s'est arrêté. Mon cœur a cessé de battre et j'ai eu envie de crier, de brailler comme un veau, comme une lionne touchée à mort.

Les hommes sont vraiment des bêtes. Ils sont même pires que les bêtes. C'est extraordinaire tout ce que les hommes peuvent supporter. Quand on est parties pour Trieste, moi, Ana et cette enfant, Vanda, j'ai pensé que j'allais rendre l'âme avant qu'on arrive au port. En route, alors qu'on n'entendait que les sabots des chevaux et le cliquetis de la charrette, j'ai hurlé. C'est sorti de moi comme si je vomissais. Les chevaux ont pris peur et Ștefan a eu de la peine à les calmer. Ana m'a prise dans ses bras, elle m'a serrée et m'a consolée. Vanda a demandé ce que j'avais, pourquoi je hurlais. Elle ne comprenait pas. Ștefan, lui, comprenait. Il m'a offert un verre de goutte et a dit que c'était la médecine qu'on donnait aux blessés sur le front; avant qu'on leur coupe la jambe avec une scie, on leur faisait boire une pinte de goutte. Il m'a tendu la bouteille : « Allez, prends-en quelques gorgées, ça te soulagera. » Je n'ai pas bu. Comment aurais-je pu ? Quand ton cœur se déchire, les médicaments ne servent à rien, l'alcool encore moins.

Et je me suis dit, là dans la charrette, je me suis dit que je sauterais dans la mer quand je serais sur le vapeur, quand il n'y aurait autour de nous que de l'eau, de l'eau... Je n'ai pas pu le faire. J'ai regardé en bas, je voulais sauter mais, à chaque fois que je me décidais, je voyais mon Mihec; ses yeux qui me regardaient derrière mes seins...

Alors j'ai reculé et je n'ai pas fait cette bêtise. Mais il s'en est fallu de peu, d'un cheveu.

Valerija, ma belle-mère. Je compte sur elle. Seule une femme qui est aussi une mère sait consoler un enfant qui perd son plus grand trésor. Elle le prendra dans ses bras, elle le bercera, lui chantera une chanson, elle caressera sa petite tête... Ivan? Ah oui, mon Ivan. Bien sûr il m'aime, il m'aime beaucoup et nous nous entendons bien. *Ma* c'est un homme, il travaille dans les champs, à l'étable, dans les vignes... et il ne sait pas y faire avec les bébés. C'est un homme. *Yoy*, Valerija, Valerija! Sûrement elle le consolera, elle l'endormira en le berçant, elle caressera ses cheveux bouclés, elle le serrera contre elle...

— Ana! Ana!

Jésus, qui m'appelle? J'ai bien entendu qu'on m'appelait. Ah, j'ai rêvé. Je me suis un peu assoupie sur la chaise longue et j'ai rêvé que quelqu'un m'appelait. Mais où est Merica? Et Vanda? Vanda?

Mais qui m'a appelée? Si quelqu'un t'appelle dans tes rêves, ça signifie qu'il te prévient de quelque chose, n'est-ce pas? Ce n'était sûrement pas Rihard. Pourquoi m'appellerait-il? Il est en train de se saouler dans une auberge ou bien il joue aux boules. Il se fiche de moi comme de sa première chemise. Et sa mère, cette folle de Tereza! Je l'ai surprise un jour, dans la cave. Elle y cachait une bouteille! Dans un sac à pommes de terre. Je trouvais bizarre qu'elle y aille aussi souvent. Elle se rinçait le gosier en douce. Elle, en douce, et son fils, mon mari, en public, aux yeux de tous. Rien d'étonnant à ce qu'on soit endettés jusqu'au cou. Et pourquoi je vais en Afrique, hein, pourquoi? Sûrement pas pour m'amuser. Si je ne gagne pas assez de sous d'ici janvier, on perdra notre

meilleur champ, celui de Ragle. Tereza a dit : « Retourne à Alexandrie ! Puisque tu gênes tout le monde ici. » Elle, je la gêne, ça c'est sûr. Dès le début, elle m'a détestée. Dans le village, elle a dit que je lui avais volé son Rihard. Qu'il aurait dû se marier avec Marija Kankova. Que je l'avais entortillé, que je l'avais piqué comme une vipère rusée, qu'il était malheureux et c'est pourquoi il buvait. Ah, moi, je l'avais piqué ! Est-ce que ce n'est pas lui qui courait derrière moi, qui me suivait partout, qui se tenait sous ma fenêtre et sifflait ? Pourtant elle, Tereza, elle dit maintenant que je l'ai ensorcelé, que je lui ai fait boire une potion et que, pour ça, il est devenu fou.

Bon, il faut dire ce qui est. Moi aussi je l'ai aguiché, bien sûr. Mais de façon si maligne qu'il ne s'en est pas aperçu. Il m'a toujours plu. C'est un des plus beaux hommes du village. Enfin, c'était... Personne n'a ses lèvres. Même Merica dit que sa bouche charnue est attirante. Elle est rouge comme un coquelicot. Mais moi ce n'est pas sa bouche que je regardais, mais son cœur. Son cœur, oh là, Ana, mais là tu mens. Son cœur, ben voyons. C'est autre chose qui t'a charmée. C'est vrai, c'est vrai, mais ça, je ne l'avouerais même pas à notre curé. La dernière fois que je suis allée à confesse, il m'a dit que mon tempérament me perdrait. Mon tempérament, oui, c'est le mot qu'il a employé. Et il a dit que seules la prière et la sainte foi pouvaient éteindre ce feu. Que moi je priais trop peu et que je ne croyais pas assez. « La première source de l'impiété et la plus notoire, c'est l'ignorance des vérités chrétiennes », m'a-t-il dit en tambourinant du doigt sur son gros livre. Ensuite il m'a demandé comment ça allait avec Rihard. Il me sondait, il voulait savoir comment ça se passait au lit. Que devais-je lui dire, hein ? Que Rihard était un étalon jusqu'à ce qu'il se mette à boire ; devais-je

lui raconter ça ? Oui, c'était un volcan. Et nous avons été bien tant qu'il a tenu sa mère à distance du lit conjugal. Mais quand il l'a laissée regarder sous les draps, fourrer son nez dans notre armoire, tout s'est détraqué. Avant il s'en fichait, ensuite il a commencé à avoir peur, il disait que je devais être discrète, que je ne devais pas gémir ni soupirer car sa mère écoutait derrière la porte... Elle lui avait sûrement dit quelque chose, elle l'avait vexé en disant que la nuit nous faisons trop de bruit, trop de boucan, qu'il devrait avoir honte ; oui, elle lui a dit ça et il a eu peur, il est devenu tout rouge, comme s'il était toujours son petit garçon, son petit, sage et obéissant.

Tout a commencé à se dégrader et à tourner mal quand je suis rentrée d'Égypte. Avant, ça allait plutôt bien. Nous nous entendions bien. Mais quand je suis revenue, Verica avait déjà trois ans et demi, Rihard a commencé à me regarder bizarrement et il n'a plus voulu coucher avec moi. Un jour qu'il avait beaucoup bu et qu'il est rentré en titubant à la maison, il a crié qu'il savait ce que j'avais fait là-bas, à Alexandrie. Il a dit que je pouais l'Arabe et qu'il ne coucherait plus avec moi. Moi, je pouais l'Arabe ! Moi ? ! Mais je lui ai été fidèle comme l'oiseau à l'air. Je n'ai même jamais pensé à ça. Et puis je n'avais pas le temps. D'abord, j'ai été nourrice et quand le petit a cessé de téter, j'ai été sa bonne. Où et comment aurais-je couché avec des Arabes ? Je n'étais jamais seule, il y avait toujours quelqu'un avec moi, ou le chauffeur qui nous conduisait au parc et à la mer, ou la grosse Fatma, mon accompagnatrice, quand je sortais. Le seul moment où elle ne m'escortait pas, c'était le dimanche, lorsque je courais à la messe à Sainte-Catherine, tôt le matin.

Qui sait comment c'est à présent à Sainte-Catherine et comment est l'asile. L'asile Francesco Giuseppe a fait

faillite, maintenant il y a un autre refuge, il s'appelle l'asile San Francesco de Moharem Bey. S'il n'y avait pas eu cette courageuse sœur, tout serait parti à vau-l'eau. C'était justement elle, sœur Marcelina, qui me reprochait de négliger mes devoirs religieux. C'est vrai, certains dimanches, je n'allais pas à la messe. Je préférais me promener avec le petit Samuel sur la corniche et regarder les voiliers et les vagues. Le dimanche, là-bas, c'est plein de monde et il y a de quoi voir. La dernière mode par exemple. Les souliers à lacets fins. Et puis les nouveaux chapeaux, ceux qui ressemblent à de petites cloches.

Quand je suis revenue à Renče, *mamma mia*, comme ils me regardaient! J'étais habillée comme une dame. Trois jours après mon retour, Rihard m'a enguirlandée, je devais m'habiller comme au village, ici ce n'est pas Alexandrie, mais un village ordinaire. Il s'est moqué de moi, disant que, sûrement, je ne savais plus traire les vaches. Jésus, comme ça a été dur de remettre mes frusques de paysanne. Mais bien sûr, il le fallait. Je ne pouvais pas porter des robes de velours à l'étable et dans les champs. Et alors tout a recommencé comme avant.

Au fond, je suis contente de repartir en Égypte... Et ça me plaît bien de ne plus être nourrice ni bonne d'enfants. Je serai femme de chambre à l'hôtel Cecil. Je dois remercier Marija Pušpanova, c'est elle qui m'a trouvé ce travail. Quatre lires par mois. Elle a dit que je gagnerais plus si je travaillais bien. Rue de la Poste? Non, non, l'hôtel est place Saad-Zaghoul.

Dès que j'aurai un jour de libre, je rendrai visite à tante Angela et au petit Samuel bien sûr. Et à Pepca et Jožefa. Qui sait comment se sent la pauvre Pavla. On m'a dit qu'elle ne tiendrait probablement pas. Je connais ce Grec chez qui elle travaille, il s'appelle Triphon Nicophoros. Il

est tellement radin qu'il boufferait sa merde. Je dirai aux sœurs de lui trouver un autre travail. Peut-être à l'*Hôpital Européen*<sup>1</sup>. Ce Grec, j'en ai l'impression, n'est pas une âme pure. J'ai vu comment il me regardait. Qui sait ce qui se passe vraiment là-bas. Pavla a toujours été taciturne. Elle a peur, bien sûr. Si tu déplaïs à un maître, il te colle un coup de pied au cul. Et où aller ensuite ? Evelina Palkova s'est révoltée, elle s'est enfuie, elle s'est réfugiée chez les sœurs, rue de Menasce. Elles l'ont bien protégée, mais il lui a fallu longtemps, très longtemps, pour retrouver un travail. Ce Syrien a claironné dans toute la ville qu'elle lui avait volé de l'argent. Et ensuite, bien sûr, il a été difficile de convaincre le commerçant Pahlavi de la prendre comme bonne d'enfants. Maintenant il est content d'elle ; elle m'a écrit qu'il l'avait augmentée d'une lire et demie. Mais ça aurait pu se terminer tristement. Evelina a eu de la chance.

Vers le soir, le temps s'était calmé et, au-dessus du vapeur *Helouan*, la nuit s'était parsemée d'étoiles. Les trois voyageuses, Merica, Vanda et Ana, rêvaient, allongées en silence sur des chaises longues, enroulées dans des couvertures. C'est alors qu'elles entendirent de la musique. L'orchestre jouait *Feux d'artifice royaux* de Haendel. Merica se redressa la première et dit dans un souffle :

— Vous entendez ?

Ana qui savait de quoi il s'agissait expliqua à Merica, effarée :

— C'est la musique de la salle à manger. Maintenant, c'est l'heure du dîner et l'orchestre là-haut joue pour souhaiter bon appétit à la société.

1 Tous les mots composés en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

— Qui joue ? demanda Merica.

— Un orchestre. Tu sais ce que c'est ? Un piano, un violon, des flûtes, des trompettes, des clarinettes... comme à nos kermesses. Mais, bien sûr, il n'y a pas d'accordéon. Des tambours ? Attends que j'écoute. Non, il n'y en a pas encore. On les entendra peut-être plus tard.

Vanda se leva pour mieux entendre.

— Mon Dieu, comme ils jouent bien, soupira-t-elle.

Merica ne parvenait pas à comprendre :

— Ils mangent, et on joue pour eux ? Et pourquoi ?

Ana rit :

— Pour qu'ils aient de l'appétit.

— Pour qu'ils aient de l'appétit ? Mais qu'est-ce qu'ils mangent ? Jésus, moi je ne pourrais même pas me mettre une cerise dans la bouche, alors que je les adore, dit Merica.

Vanda était dévorée par la curiosité. Elle demanda :

— Ana, est-ce qu'on pourrait aller les voir jouer ?

— Peut-être plus tard, *ma* pas tout de suite. Quand ils danseront, on pourra aller jeter un coup d'œil. Si on nous laisse monter jusqu'à la salle, bien entendu. Par l'arrière, là derrière l'estrade, derrière l'orchestre. Là-bas, une fois, je les ai vus danser.

— Oh mon Dieu ! Ils dansent, sur un vapeur ! Et on leur fait de la musique ; quand ils mangent et quand ils dansent, on leur fait de la musique !

Merica n'en revenait pas.

— Ces messieurs ont de l'argent et on obtient tout avec de l'argent. Nous aussi, on descend en Égypte pour gagner de l'argent, n'est-ce pas ? Sans argent, tu n'es rien, mais avec de l'argent, tu peux faire des merveilles, dit Ana.